

LA SEXUALISATION DE L'ENFANT : UNE QUESTION ?

Anne Joos de ter Beerst

Pour commencer je rappellerai la définition de la sexuation dans le dictionnaire de la psychanalyse : « La sexuation est la façon dont hommes ou femmes se rapportent à leur sexe propre, ainsi qu'aux questions de la castration et de la différence des sexes.¹ »

Mon questionnement part d'une incise clinique dont je vous parlerai brièvement.

Je rencontre un couple de femmes, consultant pour leur difficulté de couple. Toutes deux sont mères, mais très vite un décalage s'entendra entre l'une, toute-mère, et l'autre, pas-toute mère. Elles parlent de leurs difficultés à s'entendre dans l'éducation des enfants. Elles ont deux enfants, un fils de six ans, une fille de quatre ans. Leur fils fait encore pipi au lit ; l'une des deux mères suit les préceptes lus sur Internet et confirmés par le pédiatre : 'La maturité vésicale finira par s'acquérir', l'autre n'est plus d'accord d'attendre que cela se résolve tout seul et a décidé de réveiller leur fils vers minuit, le contraignant ainsi à aller aux toilettes. Efforts qui semblent avoir quelques effets. Leur fille se réveille plusieurs fois par nuit, elle appelle sa mère qui finit par dormir avec elle, pour avoir la paix.

1. Roland Chemama, Bernard Vandermersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 2007.

L'une dit que leur conjugo est mis à mal par cela, qu'elle en a marre de ne pas avoir sa femme dans son lit, l'autre lui reproche de ne pas suffisamment l'aider dans sa tâche de mère. Pourtant elles s'étaient mises d'accord sur le projet de la famille homoparentale. C'est bien la question du conjugo femme/mère qui fait malentendu.

A un autre moment elles évoquent le fait que leur fils voulait s'habiller en fille, il jouait à des 'trucs de princesse'. Elles ont consulté au centre LGBT, leur demandant quelle attitude avoir par rapport à ce qu'elles nomment des 'questions de genre'. La conseillère du centre propose d'accepter qu'il mette des jupons roses uniquement à l'intérieur de la maison, pas à l'extérieur. Une nouvelle difficulté surgit dans le couple, difficulté d'interprétation cette fois. Pour l'une la maison signifie les murs de leur maison, pour l'autre la maison c'est aussi chez les amis et en famille puisqu'elle, 'la mère', y est présente. Intérieur et extérieur ne résonnent pas de la même façon pour chacune d'elles. Ces différences 'éducatives' qui émergent font conflit, et recouvrent à peine d'autres conflits, causes de reproches, de griefs et de déception sous-jacents. Si l'une semble mettre une priorité à leur vie de couple tout en partageant leur projet de vie familiale, l'autre soutiendra que ce sont les enfants et le travail qui prévalent et non leur conjugo. Peu après le début de ces entretiens, l'une décidera d'acter une séparation entre elles. Séparation qui consiste à investir un autre étage dans la maison pour tenter une 'cohabitation parentale', maintenue pour les enfants. Après cette décision elles viendront acter cette séparation.

Nous pourrions dire qu'il s'agit là d'une histoire banale que l'on retrouve chez bien des couples, quelle que soit leur orientation sexuelle. La venue des enfants vient mettre le conjugo à l'épreuve et parfois, comme ici, faire entendre comment l'enfant peut être mis et occuper la place d'objet-obturateur du trou du désir.

Il m'est resté néanmoins cette question de ce petit garçon de six ans qui voulait s'habiller en fille et de la première réponse que cette demande a rencontrée. De quoi cette question serait-elle le symptôme ? *Les enfants n'auraient-ils donc plus d'inconscient sexualisé ?* Ce garçon, je ne l'ai pas reçu, j'ai seulement entendu les propos de ses mères. Mais je me suis demandée ce qu'il venait *questionner* ? Questionner c'est interroger une demande à partir de son dire. Ici, un dire qui s'adresse et qui prend appui sur son savoir inconscient. Le ressort inconscient de sa demande pourrait être entendu comme œdipien, 's'habiller en fille' pour être plus conforme à l'objet d'amour de sa mère. Mais quel est cet objet ? Son amoureuse, c'est-à-dire

une femme ? Ou sa petite sœur puisque c'est finalement avec celle-ci que dort sa mère. L'enjeu étant dans les deux cas l'amour de sa mère.

Je vous livre là mes hypothèses pour tenter de penser ce qui se tramait dans cette demande.

Leur fils ne venait-il pas aussi et à sa manière pointer et interroger, par le biais du vêtement, la question de la différence sexuelle et de son habillage ? L'habit est ce qui permet de maintenir le sexuel voilé. Comment allait-il devoir se débrouiller comme garçon, sur quoi, sur quel discours prendre appui en tant que garçon ? Son interrogation adressée aux parents n'obtient pas de leur part une parole subjective sur laquelle s'appuyer. Elles sollicitent les conseils du centre LGBT, quand bien même elles ne parviennent pas à se mettre d'accord sur ces conseils. On pourrait d'ailleurs se demander ce que recouvre ce conseil de prudence qui leur a été renvoyé, à savoir : 'à l'intérieur de la maison oui, mais pas à l'extérieur'. Serait-ce à entendre comme prudence et protection par rapport à un social extérieur peu tolérant ? Donc un conseil plutôt maternel. Ou serait-ce à entendre comme une forme de retenue à autoriser tout de go et au dehors, c'est-à-dire en public, ce qui s'adresse comme question à ses parents ? Donc une réponse à entendre comme une forme de retenue à donner trop vite corps à ce qui relèverait d'un fantasme ? La retenue serait plutôt un conseil ressortant de la fonction paternelle. Là aussi je vous livre mes hypothèses pour penser l'énigme de cette réponse.

Par-delà la différence sexuelle, homme – femme, n'interroge-t-il pas aussi comment ses parents, ses deux mères, se débrouillent (ou non) avec la question de la différence ? Différence à entendre comme ce qui fait différence entre elles, différence de positions non seulement éducatives mais aussi de positions subjectives, différence comme dissymétrie de positions à l'égard du symbole phallique. Ce symbole unique pour les deux sexes, ici sexes psychiques. Ce symbole qui représente la façon dont le désir s'organise à partir de la castration. Et qui ouvre à la *dialectique entre le monde du pas-tout et le monde du tout*.

Comment pour un enfant assumer sa différence subjective *et* sexuée si dans le conjugo la différence semble cause d'incompréhension voire d'injures ? Car c'est la différence assumée qui ouvre à l'altérité. Et pour un enfant comment faire avec cette altérité, la sienne, quand celle de l'autre, dans le discours parental semble mise à mal ? Un discours parental tournant plutôt en duel, cherchant auprès des thérapeutes extérieurs, ce tiers difficile à intégrer au sein de leur couple.

Il est si fréquent d'entendre aujourd'hui les couples buter sur cette altérité, vécue comme ce qui dérange l'illusion de l'égalité, de la parité parentale promue. Cette parité semble être entendue comme deux parts pareilles, qu'on n'aurait qu'à assembler pour en faire un tout. L'altérité c'est une différence telle que l'harmonie comblante n'est plus possible. L'altérité au sein d'un couple instaure ce *manque* que ni l'un ni l'autre du couple ni même l'enfant ne pourront venir combler, c'est-à-dire un impossible. 'Un manque qui peut s'inscrire sous le simple effet de la parole et valoir comme équivalent de castration', écrit Gérard Amiel dans *La Revue Lacanienne*². A partir de là pourront circuler et s'articuler les différences. Avec l'arrivée des enfants, celles-ci se conjuguent parfois plus difficilement car à partir de ce moment-là, une autre jouissance s'en mêle. Exit l'illusion de la parité tranquille et harmonieuse. Aujourd'hui la dialectique entre le monde du tout et du pas-tout est mise à mal, voire fait défaut³. Le travail de la parole dans les entretiens de couple, dans les cures d'enfants ou d'adultes peut remettre cette dialectique en route. Marcel Gauchet, dans son article sur « La fin de la domination masculine »⁴, prend les choses par un autre bord quand il souligne que 'si les femmes peuvent faire *tout* ce que font les hommes, les hommes ne font et ne peuvent *pas* faire *tout* ce que font les femmes'. La dialectique entre le monde du tout et du pas-tout y est soulignée, sous une forme inversée.

Il importe aussi de se demander dans quel discours le symptôme de cet enfant vient prendre forme. La question du discours concerne en première évidence le discours des parents. En amont il s'agit aussi du discours sur lequel les parents eux-mêmes prennent appui. A savoir le discours social contemporain.

Ce discours contemporain se veut être un discours focalisé sur le constat des faits et perd de sa fonction instituante : la nomination sexuée de l'enfant subit la même fragilisation que toute nomination aujourd'hui. Etienne Oldenhove nous a fait bien entendre dans la conférence qu'il a donnée à l'A.L.I dans le cadre du Grand Séminaire⁵ comment aujourd'hui

2. Gérard Amiel, « Sans famille », in *Famille je vous aime ? La Revue Lacanienne* n°19, Erès, nov. 2018, pp. 77-84.

3. Cette remarque résulte d'une discussion avec Pierre Arel, en préparation à ces journées d'étude.

4. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », in *Le masculin en révolution*, Le Débat n°200, 2018/3, Gallimard, pp. 75-98. Le tout et le pas-tout y sont soulignés en italique par moi-même.

5. Etienne Oldenhove, « Extension du domaine de *l'as if* », conférence au Grand Séminaire de l'A.L.I. du 9 avril 2019.

la sexuation ne relève plus d'une énonciation, donc d'une nomination passant par un Autre. Selon la nouvelle loi en vigueur en Belgique⁶ en 2018, elle pourrait devenir une auto-nomination, plutôt une auto-affirmation, puisque tout un chacun peut changer de sexe en introduisant une demande à l'administration communale. Démarche *auto-entreprenante de son sexe*, pourrait-on dire, clin d'œil au discours managérial contemporain qui ne cesse de répéter qu'un sujet doit être un auto-entrepreneur.

La fonction du réel c'est de venir inscrire dans le symbolique la dimension d'un impossible. Là où la mort et le sexe faisaient butée réelle, faisaient trou dans le discours, c'est-à-dire donnaient consistance à cette dimension fondamentale de l'impossible, le discours de la science, au contraire, nous pousse du côté d'un 'pas encore possible mais potentiellement possible'. Recul à l'infini de l'impossible, transformant l'impossible en une impuissance 'temporaire'.

Et l'on voit comment notre actualité est traversée par ce discours, par exemple ce n'est plus le réel anatomique mais le discours de la science à décider si une athlète femme présentant des signes cliniques d'hyper-androgénie⁷ peut, ou non, concourir aux Jeux olympiques avec les hommes...

Sur quelles instances s'appuyer, pour revenir au titre de cette matinée ?

Stéphane Thibierge développe cela longuement dans *Le nom, l'image et l'objet*. Je souligne juste un passage : *Le phallus oriente le désir, et il le fait à la faveur de ce que nous pouvons désigner comme une identification par le sujet du trait unaire – c'est-à-dire du pur trait différentiel qui constitue le noyau de l'Idéal du moi - comme sexué*. Et il ajoute que *l'identification du phallus et l'identification au phallus orientent le sujet dans le sens d'une assomption de ce trait différentiel comme trait de sexuation, déterminant un être et une jouissance sexués*.⁸ Ces trois instances : Idéal du moi, trait unaire et phallus désignent l'incidence du symbole sur le support premier du sujet.⁹

6. Loi du 25 juin 2017, entrée en vigueur au 1 janvier 2018 : A partir de 12 ans, un jeune peut faire changer son prénom en un prénom qui correspond à son nouveau sexe. À partir de 16 ans, il sera possible de changer de sexe dans l'acte de naissance.

7. L'hyper-androgénie surrénalienne est un syndrome dans lequel l'excès d'androgènes surrénaliens entraîne une virilisation. Il s'agit dans ce cas-ci de taux de testostérone trop élevés, bien que produits naturellement.

8. Stéphane Thibierge, *Le nom, l'image, l'objet : Image du corps et reconnaissance*, Ed. P.U.F, 2011, p. 333.

9. *Ibid.*, p. 333.

Quel appui et quelle lecture donc pour ce travail et cette interrogation quant à la sexuaction aujourd'hui ?

Nous avons été frappés avec Jean-Pierre Lebrun, à propos d'une situation exposée à la Clinique du Quotidien, que celle-ci ne soit plus du tout entendue par les travailleurs sociaux comme celle d'un enfant *sexué*. Ils entendaient la détresse d'un enfant. Mais pas celle d'un enfant-garçon ; celui-ci tentait de se débrouiller tant bien que mal avec son devenir homme, dans son monde par ailleurs fort éclaté. Nous nous étions étonnés de ce que la question d'un enfant concernant sa sexuaction semblait ne plus faire lecture, comme si elle relevait d'une évidence. Comme si pour tout enfant 'garçon-fille' c'était *et* équivalent *et* évident, une évidence qui n'interroge plus.

Je reprends ici encore un passage de ce qu'Etienne Oldenhove en disait lors de sa conférence : *la sexuaction c'est un travail de nomination, d'énonciation*, (et non d'énoncés, dans son texte Etienne Oldenhove déplie longuement cette distinction) *une femme est amenée à devenir femme, un homme est amené à devenir homme, ...c'est le travail psychique de se nommer homme...*

Cette notion de travail psychique importe. Dans le séminaire IV que nous relisons actuellement, nous voyons le petit Hans être au travail, lui qui imaginativement essaie d'attraper quelque chose du manque. Lacan souligne d'ailleurs ce passage de l'imaginaire au symbolique par *des images qui ont un fonctionnement symbolique*¹⁰.

Ne peut-on penser que dans ce contexte contemporain le nouage RSI de la sexuaction, qui n'est plus en appui sur une nomination symbolique instituante, articulée à un réel anatomique, en appelle à *une inflation du registre imaginaire* ? Car dans cette législation qui invite à une auto-nomination la question se pose de l'instance à partir de laquelle *se nommer* garçon ou fille ? Se nommer serait-ce en appui sur la fonction du moi-idéal ou à partir de l'Idéal du moi ? Si c'est en fonction du moi-idéal, ce serait là une nomination qui en quelque sorte ramènerait ce sujet à s'identifier à ce moi qu'il devrait être pour plaire à l'instance maternelle, selon la formulation de Gérard Pommier : 'le moi-idéal c'est le corps parfait qu'il aurait dû être par amour, celui auquel le sujet est sommé de s'identifier par la demande maternelle'¹¹.

10. Jacques Lacan, Le Séminaire, Livre IV (1956-1957), *La relation d'objet et les structures freudiennes*, Association lacanienne internationale, leçon du 27 mars 1957.

11. Gérard Pommier, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Calmann-Lévy, 2000, p. 31.

Dans le discours contemporain tant les identifications masculines que féminines sont mises en difficulté...

Le philosophe Paul B. Preciado, qui théorise notamment dans son œuvre l'abolition des différences entre les sexes, les genres et les sexualités, prône une 'désidentification'. Pour lui l'acte de nomination relève du diagnostic médical, et donc d'un pouvoir, d'un ordre (ordre médical) sur la liberté indéterminée du sujet. Il va donc dans le sens d'un 'se nommer'.

Revenons à cette incise clinique dont je vous parlais au début de mon intervention.

Comment entendre les questionnements autour de la sexuation comme ce qui relève d'un travail psychique, un cheminement autour de la division entre la partie droite et la partie gauche du schéma de la sexuation, de cette division inhérente aux deux sexes d'ailleurs, division repérée par Lacan comme induite par notre condition langagière et opérant jusqu'au cœur de notre être. Et comment faire surtout avec ce qui divise *et* la position féminine *et* la position masculine ?

Le passage de la différence sexuelle à la division subjective, n'est-ce pas là le trajet d'une cure ? Les digressions grammaticales autour de l'avoir ou ne pas l'avoir, l'être sans l'avoir ou l'avoir sans l'être, seront pour le sujet autant de façon de dire, de tenter de se positionner afin de se trouver du supportable dans cette division *fondamentalement subjective*.

Vous l'entendez : la sexuation relève moins d'une certitude que d'une question, voire d'un pari... du moins si l'on accepte de l'entendre ainsi. Comment ce questionnement quant aux positions sexuées sera-t-il reçu et entendu par les parents de demain, par les thérapeutes de demain ? Et comment nous aurons toujours à prendre acte d'un symbolique, peut-être moins prévalent, néanmoins non absent¹². Place aux psychanalystes d'enfants pour nous éclairer à partir de leur clinique.

12. Dans ce cadre-là il sera intéressant de se référer à ce que Lacan développe dans son article sur 'La psychiatrie anglaise et la guerre', dans lequel il décrit un processus d'*identification horizontale*, mis en place par les psychiatres anglais comme appui ou passage nécessaire pour certains. Article paru dans L'Evolution psychiatrique, 1947, vol I, et paru ensuite dans *La querelle des diagnostics*, Navarin, 1986 ainsi que plus tard dans les Autres Ecrits, Seuil, 2001.